

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 3

Artikel: Jusqu'à la corde
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201912>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

conduit infailliblement aux conséquences les plus épouvantables.

Ce que, sans doute, on a voulu dire par là, c'est que :

1^e Toute personne intelligente, qui se possède et qui est raisonnable, peut éviter ce qu'elle sait ou ce qu'on lui a dit être nuisible ; et qu'elle devra faire, au contraire, ce qu'elle connaît ou ce qu'on lui a appris être utile ou avantageux pour sa santé.

2^e Après un excès, des écarts de régime, une conduite irrégulière, l'intempérance et leurs effets pernicieux, cette même personne changera très probablement de conduite et ne voudra pas ruiner sa santé par des folies réitérées.

3^e A quarante ans, on a essayé, en général, les chocs graves des erreurs de la jeunesse ; la santé a pris son assise, à l'ombre des passions largement calmées, et l'on a eu le temps d'apprendre et de s'assurer :

a) Qu'à tout âge il faut se dénier des drogues, surtout de celles qui agissent violemment ;

b) Qu'on peut guérir très bien et souvent beaucoup mieux sans elles ;

c) Que les meilleurs médecins donnent l'exemple du peu de cas qu'ils font, en général, des remèdes tirés des pharmacies ;

d) Qu'ils n'en prennent que très rarement, eux-mêmes, et qu'ils n'en donnent presque jamais ni à leurs proches, ni à ceux de leurs clients qui ont toute leur confiance ;

e) Qu'on les remplace avantageusement par une diète appropriée et par la bonne eau ;

f) Qu'un des plus habiles praticiens a dit, en effet et très positivement, à sa famille et à ses nombreux amis, sur la fin de sa longue et heureuse carrière : « Qu'il leur laisserait, à sa mort, les deux plus grands médecins qui existent : la *diète* et l'*eau*, et qu'il ne saurait assez recommander ces deux amis. »

On peut donc supposer, par là, que tous les hommes, à quarante ans, pourront très bien être leur propre médecin, à condition, toutefois, qu'ils aient une conduite réglée et sage et qu'ils jouissent toujours d'une santé parfaite.

Eh bien, je connais bon nombre de familles qui n'estiment un médecin qu'en raison de son art d'écrire de longues prescriptions de remèdes actifs.

Quel est pourtant le praticien judicieux qui n'a formulé maintes fois, dans le cours de sa carrière et avec les *plus heureux résultats*,... des pilules de mie de pain ? Et quel est l'homœopathie qui voudrait, dans sa sagesse, rester en arrière de ces hommes de l'art... avec certains globules ?

Madame T. avait des insomnies depuis plusieurs semaines. Je prescrivis quelques pilules d'extrait de laitue, dont on eut grand soin de placer la petite boîte sur la table de nuit. Mais l'étourdie oublia d'en faire usage, ce qui ne l'empêcha pas, dès lors, de savourer les douleurs du sommeil.

(En 1845.) D^r MATTHIAS MAYOR.

Jusqu'à la corde. — On vantait beaucoup, en présence d'un Russe, la discipline et l'obéissance passive qui étaient de règle dans certains Etats de l'Europe.

— Ah ! messieurs, s'écria le Russe, tout cela n'est rien en comparaison de ce qui se passe chez nous. Lors de l'existence des télégraphes à signaux, il est arrivé que, à une station, près de la capitale, le gardien a manqué la dépêche, et, s'en apercevant trop tard, de peur de punition, il s'est pendu sur la tour. Les gardiens suivants, prenant cela pour un signal télégraphique, se sont mis à le répéter avec une telle exactitude que sur la ligne de St-Pétersbourg à Varsovie ils se sont tous pendus.

Infirmité pour anarchiste. — Bégayer est bien triste, dangereux même.

Un monsieur passe dans la rue en compagnie d'un ami.

— Je viens, dit-il, de .. de... de chez mada... da... dame R. et j'ai... ai... déposé une bonb... une bonb...

Avant même qu'il ait le temps d'ajouter « onnière », deux agents en civil le prennent au collet et, ainsi que son ami, le conduisent au poste de police.



Charité bien ordonnée. — Un vieux mendiant se présente à la porte de madame de K.... On lui donne divers objets, linge, vêtements, etc.

— Portez cela à votre femme, dit madame de K.....

Le mendiant, tendant alors la main :

— Y a rien pour le commissaire ?

Marseillais et Gascon. — J'ai un coffre-fort, dit un Marseillais, tellement incombustible que je mets un coq dedans ; je place le coffre dans le feu et au bout d'une heure, quand j'ouvre la porte, mon coq, tout *vigus*, saute et secoue ses plumes.

— Plus fort que ça, le mien. Quand j'ouvre la porte, le coq est mort.

— Et ben ?

— Mort de froid !

A l'hôtel du Sans-gêne.

Il étaient deux, de chez nous, et jeunes encore.

Ils faisaient une tournée en Suisse allemande pour chercher du travail et tâcher de se perfectionner un peu dans la langue de nos confédérés. Tout bon Suisse doit connaître au moins le français et l'allemand.

Ayant encore quelque argent en poche, ils ne se pressaient guère de prendre le collier. Les privations n'étaient pas trop nombreuses.

Un beau matin, ils sont accostés par un ressortissant d'outre-Rhin qui cherchait aussi de l'ouvrage, sans plus d'empressement qu'eux, mais avec de plus impérieux besoins. Les mines réjouies des deux amis l'avaient attiré et lui promettaient quelque bonne aubaine.

Ceux-ci n'eurent pas le courage de repousser ce nouveau compagnon. Quatre jours durant, ils firent ménage ensemble et le dernier venu semblait s'accorder fort bien d'une existence dont il ne partageait que les profits. Il fusionnaient pour de bon.

Mais cela ne faisait pas l'affaire des deux welsches et troublait l'économie de leur budget.

Un jour, ils passent devant une ferme cossue. De la cuisine, dont la porte était entr'ouverte, leur vient un bon fumet de choux au jambon.

— Dis-donc, Hans, font-ils à l'Allemand, va voir demander quelque chose pour nous.

Hans se redressa fièrement :

— Moi, pas mentir ; chamas ! chamas !

— Alors, tu crois, mon vieux, qu'on va te graisser les babines comme ça, tout le temps. Eh ben flûte !

— Te fâche pas, François, fait l'autre welsche, moi je vais y aller, dans c'te boîte. Allez toujour mettre la table derrière c'te meule de foin.

Dans la cuisine de la ferme, pas même un chat, à qui s'adresser. Que faire ? Se servir soi-même ? C'est pas très correct ; oh ! non ! Mais, dit-en, la « *faim* » justifie les moyens.

— Bast ! arrive qui plante ! » se dit Samuel — c'était son nom ; — et il se sert.

A l'ombre de la meule de foin, les trois compagnons dînèrent copieusement.

— A présent, c'est pas tout, fait Samuel, y s'agit de reporter ces assiettes et ces services. Faut être honnête ! Toi qui as encore rien fait, Hans, tu peux bien y aller.

— Bour reborter, alors foui !

— Tu oublieras pas de bien remercier, hein ! Hans.

— Naturlich !

On devine la réception que Hans eut à la ferme.

Quant à ses deux camarades, ils détalèrent au plus vite, heureux de se débarrasser d'un importun.

Morale : ...Il n'y en a pas lourd ! R.

Tondré et rasà.

Permi lé gratta-papaïqu'on lao dit : notéro, ye paré que l'ein a que cognaisson ao tot fin lo bié po eintortoilli lé bornican que s'é laissoint preindré dein lao crapiés, ka on ein dit dei totés retossés dé cllia z'einbrelicoquarés.

L'é veré que quand ein vao à qu'au'qu'on, on traové adé dei pierres po leï tzampa contré ; et pouis, ne leï a pas fauta dé payé lé crouyés leingués po deré dao mau contré lé dzeins que l'ont einvia dé dégrussé.

Traï ao quattro de cllia célèbros eimbar-doufarés qu'ëtont attrablia, onna veilla, à la pinta dé la Pétolaire, yo l'ein débliotavon fredin-freda, su dou notéros, lo pére et lo valei qu'ein ont su fê dei totés charmantés à cein que paret. Finalaneint yon de stao lulus a dé-manda ai z'autros :

— Et lo valet, fâ-te coumeint lo pére ?

— Oh ! pas totafé ; lo pére tond et pouis lo valet rasé.

Ne sein quand mimo pas ti dé cllia sorta. Lai ya assebin dâi brava dzeins, permi lè notéros.

Chaôta-la-Panse.

C'étaï pardion on crano coo, qué cé Chaôta-la-Panse, pouisque l'a su éta régent dein on bon veladzo, que n'é pas plie lién dé la capitala qué du Jérusalem à Djéricho.

Po eimmourdzi la politiqua n'ein avai mein coumeint li, paceque l'étaï on patriote d'ao tonnerre, et n'arretavé dé prédzí contre l'é aristocrates que quand la saï lo fasaï déguerpi. L'é veré que cllia firva lo tegnai soveint, ka l'avai on'estoma quarai pu coairé dei vilhés zermanés ao bein dei sa dé borris. Coumeint l'étaï vilho valet, sé mermités manquavent soveint dé gresse et dé paivo, et li qu'étaï venu ao mondo lo dzo de la Ste-Agaffanna avai fauta d'êtré bein repêçu.

Onna demeindze, la vépra, cé Gargantuá s'einmodavé contré la pinta ein fasein dei cambayés de la métzance. On curieux leï demanda porqué l'étaï asse pressa.

— Ma faï, me faut arrosa mon dina que m'a met onna saï époireinta.

— Alooo voai rudo medzi ?

— Oh voikiye, pas d'estra, ma fenameint onna terrina dé soupa ao pora, on bol de camputa aï ravés, quaranta truffés impérator et dou kilos dé là. Ora me faut bairé on pâa de litres po lo fêre coaire. H.

De Noréaz au Bioux.

Pour répondre au désir que nous ont exprimé plusieurs de nos lecteurs, nous continuons, par petites